

FRÉDÉRIC
ROUVILLOIS

Histoire
du snobisme



Champs histoire

FRÉDÉRIC ROUVILLOIS

Histoire du snobisme

Février 1914 : une grande enquête est lancée pour déterminer le sujet le plus « parisien » du moment. Alsace-Lorraine, tensions avec l'Allemagne, poudrière des Balkans ? Erreur : c'est Bergson !

Chers snobs, que le Collège de France préoccupe davantage que la guerre qui menace. Bergsoniens à la Belle Époque, ils ont été amateurs de loirs au miel dans l'Antiquité, bourgeois gentilhommes ou précieuses ridicules au Grand Siècle, Incroyables ou Merveilleuses sous le Directoire, fashionables sous la Restauration... mais il leur a fallu attendre le milieu du XIX^e siècle pour connaître la consécration, grâce au romancier anglais Thackeray, auteur du *Livre des snobs*, acte de baptême du snobisme.

Après la Grande Guerre, la séduction du grand monde finit par se tarir. Fleurit alors un snobisme nouveau, aujourd'hui plus vivace que jamais : il faut être dans le vent, ou mourir ! Goûter l'art cubiste puis abstrait, quand la foule est aux impressionnistes ; s'affoler de la cuisine dite nouvelle pour, quand elle vieillit, célébrer les élucubrations chimiques de chefs inspirés... Ridicules, les snobs ? Avant de leur jeter la pierre, faites votre examen de conscience...

Professeur de droit public, bibliophile et collectionneur de traités de savoir-vivre, **Frédéric Rouvillois** est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont une *Histoire de la politesse* (Flammarion, 2006 ; Champs, 2008) et *Le Collectionneur d'impostures* (Flammarion, 2010).

« Une étude quasi exhaustive et toujours stimulante. » (*Le Figaro*)

« Outre la belle érudition dont elle fait montre, cette somme a le mérite d'être décomplexante. » (*Libération*)

En couverture :

Au polo, illustration de Georges Barbier
réalisée au pochoir, vers 1920-1929

© The Stapleton Collection/Bridgeman Art Library

Flammarion

editions.flammarion.com

HISTOIRE DU SNOBISME

Frédéric Rouvillois

HISTOIRE DU SNOBISME

Champs histoire

© Éditions Flammarion, Paris, 2008
© Éditions Flammarion, Paris, 2010 pour cette édition
ISBN : 978-2-0812-3159-7

*Pour Anne, la snob que j'aimais, ma femme,
ce livre écrit pour elle,
qu'elle n'a pas eu la force d'attendre.*

EN GUISE D'AVERTISSEMENT

« Rien n'est poignant comme d'être ce qu'est tout le monde. »

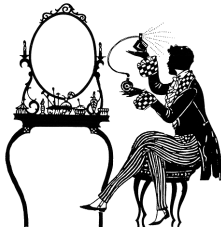
Balzac, *Physiologie gastronomique*.

« Tous mes amis le sont, on est snob, et c'est bon ! » Avant de se lancer dans l'aventure que représente une histoire du snobisme, il fallait bien que l'auteur, fredonnant le refrain de Boris Vian, commence par se confesser. Assez souvent, en effet, il lui a suffi de se regarder dans un miroir, ou de jeter un coup d'œil autour de lui, pour savoir ce que c'était qu'un snob, et ce qui pouvait relever de son sujet d'étude.

À vrai dire, la chose n'est pas neuve. Celui qui fut pratiquement l'inventeur du mot, le romancier anglais William M. Thackeray, au milieu du XIX^e siècle, intitulait déjà son grand ouvrage *Histoire des snobs d'Angleterre, par l'un d'entre eux*. Depuis la nuit des temps, le snobisme est la chose du monde la mieux partagée. Et de fait, qui peut affirmer sans rougir n'avoir jamais été pris, par lui-même ou par les autres, dans le silence du cabinet ou les fracas du monde, en flagrant délit de snobisme ? *Mea culpa* ! C'est un genre d'immodestie dont l'auteur des pages qui suivent se sent parfaitement innocent.

À dix-huit ans, il prisait un affreux tabac mentholé plutôt que de fumer des cigarettes, il griffonnait des blasons sur ses cahiers, lisait Saint-John Perse et refusait de passer son permis de conduire. Un quart de siècle plus tard, il n'a toujours pas son permis mais rêve d'entrer à l'Automobile Club, il retourne la télévision les soirs de match, il habille son fils Ambroise en Bonpoint et fait graver ses cartes de visite chez Stern. Il ne boit que du café Illy, du thé Mariage Frères et du single malt. Dans *Elle*, il lit exclusivement les fiches cuisine et la page de Fonelle, et vient d'intégrer ASmallWorld. Snob il fut, snob il est, snob il demeurera sans doute, du moins d'une certaine façon et d'un certain point de vue.

C'est d'ailleurs pour cela qu'il a entrepris un jour de faire l'histoire de ce sentiment qu'il connaît bien. C'est pour cela qu'il s'y est bien amusé, et pour cela enfin qu'il s'est permis d'étriller, parfois un peu rudement, les protagonistes de cette longue odyssée, les snobs de tous les temps, ses semblables, ses frères.



PROLOGUE

Il y a tout juste un demi-siècle, à la veille de partir en voyage, Paul Morand avait été interrogé sur le snobisme – une question qui affleure dans toute son œuvre romanesque. Le lendemain matin, après avoir passé la nuit à méditer la question, à la retourner en tous sens et à relire les bons auteurs, il répondit qu'étant données ses obligations touristiques, il n'avait malheureusement « plus le temps d'être infini sur un sujet qui [...] le mérite¹ ». Qui le mérite parce qu'il est lui-même infini, le snobisme, comme chacun le devine obscurément, étant présent partout et à toute époque, éternel et universel.

Le snobisme éternel

« Le snobisme semble avoir existé, quoique sous des formes atténuées, dès le lundi de la semaine qui suivit celle où Dieu créa l'univers² », déclarait avec humour l'Américain Joseph Epstein. En fait, si le snobisme d'Adam et d'Ève peut faire débat (celui d'Adam, en tout cas), il n'est pas contestable en revanche que « la vanité de ceux qui affectent les opinions, les manières d'être et de sentir qui ont cours dans certains milieux tenus pour distingués », comme le définit le *Dictionnaire de l'Académie*

française, soit de tous les temps, et s'inscrive dans une histoire longue. Une histoire qui, d'ailleurs, n'est pas sagement linéaire : après des hauts et des bas, elle connaît une rupture capitale lorsque, vers le milieu du XIX^e siècle, le romancier anglais William M. Thackeray popularise les mots *snob* et *snobisme*, et donne ainsi à cette attitude, en même temps qu'un nom de baptême, une consistance et une ampleur inédites, qui dès lors ne se démentiront plus.

Avant le XIX^e siècle, l'histoire du snobisme est marquée par son caractère erratique : une histoire en pointillés qui commence dans l'Antiquité – les snobs incarnés par des personnages de fiction, comme le Trimalcion du *Satiricon* de Pétrone, reproduisant sans doute des comportements usuels dans la haute société romaine, ou chez ceux qui aspirent à en être. Décrit comme « un individu très chic » par les esclaves qu'il impressionne, Trimalcion se cure les dents en public avec une épingle d'argent, se réserve à table la place d'honneur, « selon une nouvelle mode », et ne fait servir à ses invités que des plats « très distingués », loirs saupoudrés de miel, œufs de paons et vins d'exception : « Aussitôt, l'on apporta des amphores de verre soigneusement scellées, et au cou desquelles étaient attachées des étiquettes avec cette inscription : Falerne Opimien, de cent ans. Pendant que nous lisions l'étiquette, Trimalcion battit des mains. [...] "C'est du véritable Opimien que je vous sers. Hier je n'en ai pas servi du pareil, et c'étaient des gens autrement bien qui dinaient"³. » Esclave affranchi, héritier d'un maître richissime, Trimalcion le parvenu est l'un des premiers exemples d'un snobisme avant la lettre : soucieux d'étaler son faste afin de faire oublier ses origines misérables, de laisser croire qu'il appartient désormais pleinement à une

élite dont il parodie les usages, et d'écraser de sa superbe tous ceux qu'il considère comme des inférieurs. Ce qui permet du reste de préciser la définition esquissée plus haut. Le snobisme n'est pas simplement l'attitude qui consiste à vouloir ressembler, par son nom ou son apparence, ses goûts, ses opinions ou ses comportements, aux membres d'un groupe que l'on juge supérieur. C'est aussi, subsidiairement, le fait de se permettre de mépriser tous ceux qui n'appartiennent pas au clan, et que l'on peut donc considérer comme des gens communs, des arriérés, des inférieurs.

Dans l'Empire des Césars, le snob appartient à une espèce répandue. Mais tel n'est plus le cas durant les siècles qui suivent la chute de Rome, puis au Moyen Âge ; et après une interminable période de creux, c'est avec la Renaissance, et surtout les Temps modernes, que le snob réapparaît. Après Érasme, le célèbre humaniste, qui, dès le XVI^e siècle, épingle quelques jolis spécimens, le duc de Saint-Simon se fait une spécialité de la dénonciation de ceux qui pullulent à la cour de Louis XIV – négligeant le fait qu'il appartient indiscutablement à l'espèce qu'il pourchasse de ses piques et de ses saillies. Snob de cour aussi, le marquis de Dangeau, que La Bruyère décrit dans *Les Caractères* sous le nom de Pamphile : il « est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité : il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir : il dit, mon ordre, mon cordon bleu ; il l'étale ou il le cache par ostentation : un Pamphile, en un mot, veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas, il est d'après un grand⁴ ».

Mais c'est Molière qui apparaît alors comme le grand codificateur des snobismes. Nombre de ses pièces tournent en effet autour du sujet : *Le Bourgeois gentilhomme*, bien sûr, qui à travers le personnage de M. Jourdain fixe à jamais les traits du snobisme mondain, *Les Femmes savantes*, archétypes du snobisme intellectuel, *La Comtesse d'Escarbagnas*, caricature du snob de province, ou *Les Précieuses ridicules*, dont Jules Lemaître déclarait en 1896 qu'elles sont « proprement des snobinettes », « les aïeules authentiques des dames bizarres que l'on voit dans les couloirs du théâtre de l'Œuvre », ou qui se pâment « à propos de quelque poème symbolique en vers invertébrés »⁵. La comédie humaine conçue par Molière permet même d'affiner la définition du snob, en la confrontant par exemple au personnage de Tartuffe. Comme M. Jourdain, celui-ci a pour objectif d'accéder à un groupe supérieur, comme lui également, il est prêt à beaucoup de choses pour arriver à ses fins. Mais alors que Jourdain est un snob, et de la plus belle eau, Tartuffe n'est qu'un arriviste, et de la pire espèce. Car comme le soulignait Jean d'Ormesson, passer du snobisme à l'arrivisme, c'est basculer d'un monde imaginaire au monde réel. Le snob « s'attaque aux ombres des ombres »⁶. La supériorité qu'il prête au milieu auquel il s'efforce d'accéder ou de ressembler n'est qu'une supériorité supposée, rêvée, voire fantasmatique ; celle que guigne l'arriviste, au contraire, est tout à fait concrète, matérielle et, le plus souvent, sonnante et trébuchante.

À ce compte-là, que penser d'un Voltaire, au siècle suivant ? Snob ? Ou arriviste, lorsqu'il se lie à la plus haute aristocratie de son temps, couche avec des marquises cartésiennes, et témoigne au roi de Prusse Frédéric le Grand une admiration dont la sincérité paraît parfois

sujette à caution ? Un peu des deux, sans doute, comme d'ailleurs bon nombre des philosophes des Lumières. Dans son ensemble, le XVIII^e siècle fut propice à l'épanouissement des snobismes, mondains ou intellectuels, aristocratiques ou vestimentaires – sans que, sur ce plan, la Révolution ait changé grand-chose. Le snobisme, on l'a noté, consiste à vouloir imiter un groupe que l'on estime supérieur ; mais cette supériorité est essentiellement subjective, et variable : dépendant de l'opinion de chacun, elle pourra par conséquent changer au gré des bouleversements politiques. Si le snob d'avant 1789 rêve en général de placer devant son nom une particule ou un titre de marquis, celui d'après 1792 s'habillera comme un sans-culotte, jurera comme le père Duchêne et citera Jean-Jacques à tout propos. Quelques années plus tard, après la chute de Robespierre, il parlera peut-être comme les Incroyables, oubliant de prononcer la moitié des consonnes, et se vêtira comme eux, portant des gilets noirs en souvenir du Roi-Martyr et des gourdins pour assommer les républicains.

Avant d'aller plus loin, on peut, au vu de cette histoire discontinuée, s'interroger sur les causes du phénomène. Pourquoi y a-t-il, à cet égard, des périodes creuses et des périodes fastes, des vides et des pleins ? Comme le notait l'un des meilleurs connaisseurs de la matière, Émilien Carassus, si le snobisme est de tous les temps, « il n'est pas moins vrai qu'il répond, plus étroitement, à des circonstances historiques et spirituelles particulières⁷ ». Des circonstances qui sont présentes dans l'Empire romain en marche vers la décadence tout comme dans l'Europe d'après la Révolution française. Paul Morand estimait que le snobisme ne peut apparaître et prospérer que durant les étapes intermédiaires entre la monarchie

absolue et la société sans classes⁸ : entre un système social où les rangs sont à la fois strictement fixés et largement acceptés par tous – de sorte que les vanités sont condamnées à rester marginales –, et le système inverse dans lequel la suppression autoritaire des hiérarchies et des différences rend tout snobisme impossible. On pourrait certes critiquer le détail, et noter qu'en France, la monarchie absolue, en bouleversant les structures nobiliaires, en les amalgamant de force dans le creuset de la Cour ou en ouvrant à la bourgeoisie l'accès aux plus hautes charges de l'État, a sans doute favorisé l'émergence d'un certain snobisme, celui dont se gaussent Molière et Saint-Simon. Ou encore, objecter que même dans la société sans classes, les vanités et les distinctions finissent toujours par se glisser dans les interstices du système, comme l'a montré l'expérience soviétique. En somme, on peut contester le détail, mais pas la vision d'ensemble. « Il est plus facile de bluffer dans une société désorganisée que dans une société organisée où l'on ne se contente point d'avantages imaginaires⁹. »

Une opinion partagée par Joseph Epstein, qui affirmait que « le snobisme tel que nous le connaissons aujourd'hui n'a été rendu possible que par l'essor de la démocratie¹⁰ ». La démocratie au sens social, impliquant l'existence d'une « société ouverte », relativement déstructurée, et caractérisée par un certain brouillage des valeurs et des repères traditionnels. « Là où le rang social est clairement démarqué », là où chacun accepte sa position sociale, s'en contente et révère même les positions supérieures, le snobisme ne peut avoir qu'une place dérisoire. En revanche, il prend toute son importance lorsque la société est plus fluide, et à mesure que s'accroît ce sentiment d'envie que Tocqueville jugeait tout parti-

culièrement développé dans les régimes démocratiques. Un sentiment dont il constatait, dans l'Amérique du milieu du XIX^e siècle, qu'il peut s'exprimer de mille manières différentes – anticipant, quelques années avant l'invention du mot, l'une des caractéristiques du snobisme : son extrême diversité. S'il avait vécu trente ans de plus, jusqu'à l'installation de la III^e République, il aurait pu noter aussi que la connexion, apparemment paradoxale, entre démocratie et snobisme n'est en rien un phénomène spécifiquement américain.

Dans l'histoire du snobisme, constate Joseph Epstein, « au commencement n'était pas le verbe », ou plutôt, le terme qui va désigner la chose. À vrai dire, le fait est assez fréquent dans l'histoire des idées ou des mentalités : celle-ci enseigne que le mot, si au départ il est absent, apparaît généralement au moment où le phénomène qu'il désigne a acquis une réelle ampleur ; une fois nommé, le phénomène en question prend d'ailleurs une consistance accrue, comme si cela lui conférait une vigueur nouvelle. Le snobisme est en effet au début de son âge d'or lorsque le romancier William M. Thackeray publie en feuilleton dans le journal *The Punch*, de février 1846 à février 1847, une série d'articles à sensation qui seront réunis en volume l'année suivante sous le titre *Histoire des snobs d'Angleterre, par l'un d'entre eux* – avant de prendre son titre définitif, *Le Livre des snobs*. L'écrivain, comme il le reconnaît volontiers, s'est contenté de populariser le mot : « Au commencement, Dieu fit le monde et avec lui les snobs ; ils sont de toute éternité, sans être plus connus que l'Amérique avant sa découverte. Aujourd'hui seulement, [...] la foule a fini par avoir un vague sentiment de l'existence de cette race ;

mais il y a vingt-cinq ans à peine qu'un nom, monosyllabe bien expressif, fut mis en circulation pour la désigner ; ce nom parcourut ensuite l'Angleterre dans tous les sens, comme firent après les voies ferrées : les Snobs sont désormais connus et reconnus dans toutes les parties d'un empire où je me suis laissé dire que le soleil ne se couchait jamais. À l'heure marquée, le *Punch* a paru pour enregistrer leur histoire ¹¹. » Non pour créer le mot, mais pour lui permettre d'accéder à la notoriété.

Si le mot *snob*, comme l'avoue Thackeray, est un peu plus ancien que le milieu du siècle, l'on ne sait pas très bien d'où il vient ni quelle est son étymologie. À cet égard, il est assez amusant de noter que, depuis la fin du XIX^e siècle, cette étymologie, et donc le sens profond qu'il faut donner au mot, a fait l'objet d'hypothèses aussi nombreuses que contradictoires. La plus célèbre, celle qui, de nos jours, demeure généralement avancée par ceux qui se croient informés, fait remonter le mot à l'abréviation du latin *sine nobilitate* (« sans noblesse »), une expression qui, dit-on, figurait, sur les listes des élèves des grands collèges britanniques, devant les noms de ceux qui n'appartenaient pas à l'aristocratie. *Sine nobilitate* aurait ainsi, peu à peu, été abrégé en *S. Nob.*, puis en *snob*. En France, c'est en 1876 que cette étymologie est avancée pour la première fois, par un certain John Doren, un contributeur britannique à *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Pourtant, au même moment et dans le même journal, un autre connaisseur déclare non sans raisons cette étymologie « assez fantaisiste ¹² ». Certains, à l'instar de Skeat, auteur d'un *Dictionnaire étymologique de la langue anglaise* (1879-1882), prêtent au mot *snob* des origines scandinaves, rappelant que la langue islandaise, par exemple, donne au terme *snapr* le sens de

stupidité, joint à une propension au charlatanisme, à la vantardise et à la rodomontade, non sans une tendance à abuser les autres. Enfin, renversant du tout au tout l'hypothèse du *sine nobilitate*, d'autres évoquent des étymologies tout aussi improbables, qui feraient du mot soit une invention française – le terme procédant d'une élision, dans la prononciation paysanne, de l'expression « c'est noble ¹³ » –, soit l'abréviation d'une autre expression latine, *quasi nobilis* ¹⁴, « presque noble ».

Ces étymologies, aussi incertaines qu'ingénieuses ¹⁵, paraissent, les unes comme les autres, un peu trop belles pour être vraies. En fait, Thackeray, écrivant *Le Livre des snobs*, se référait plutôt à un terme issu de l'argot des étudiants de Cambridge qui, vers la fin du XVIII^e siècle, qualifiaient de « snob » le citadin, le bourgeois, par opposition aux universitaires et aux clercs. Tel est d'ailleurs le sens que lui prêtait Thackeray lorsqu'en 1829, à Cambridge toujours, il baptisa *The Snob* la modeste revue étudiante qu'il avait fondée avec quelques condisciples.

Mais ces étymologies ont beau être douteuses, elles n'en sont pas moins fort significatives, ayant le mérite de refléter les facettes variées de ce que désigne le mot *snob* dans l'opinion commune. Celui-ci n'est pas un noble, c'est quelqu'un qui aspire à la noblesse, ou à l'apparence et au prestige de celle-ci, et, plus généralement, à un statut *supérieur* au sien ; un intrus, un imitateur, et assez fréquemment, quoique selon des modalités très diverses, un vaniteux.

En France, où *Le Livre des snobs* est traduit dès 1857, le mot va s'implanter assez rapidement, mais avec un sens relativement éloigné de celui que lui donnait

Thackeray dans son ouvrage. Dans l'œuvre romanesque de ce dernier, en effet, il arrive que le snob soit un gandin avide de reconnaissance mondaine, à l'image de Joseph Sedley, l'un des personnages clés de sa *Foire aux vanités*, rédigée en même temps que *Le Livre des snobs*. Fonctionnaire civil de la compagnie des Indes revenu en Angleterre soigner une maladie de foie, Joe Sedley, obèse et ridicule, conduit des équipages, fréquente les tavernes et les théâtres « comme c'était le bon ton à l'époque » et se montre à l'Opéra toujours vêtu à la dernière mode, en pantalon collant et chapeau à corne. « Lorsqu'il avait un lord devant lui », il « ne voyait plus rien d'autre » et passait son temps à compulser le *Dictionnaire de la pairie*, « qu'il ne quittait jamais, pas même en voyage »¹⁶. Incontestablement, Joe est donc un snob caractéristique, au sens où on l'entend en France. En revanche, les portraits au vitriol qui se succèdent dans *Le Livre des snobs* forment une galerie de personnages beaucoup moins recommandables : cyniques et arrivistes, aventuriers sans scrupules, messieurs à bonnes fortunes, tantôt à la limite du gredin, tantôt frôlant la stupidité pure et simple.

En France, un infléchissement significatif se manifeste dès les premières utilisations du mot, vers 1866-1867. Dans un article du *Journal des débats*, le 12 mai 1867, Horace de Lagardie annonce sur le mode de la boutade son grand ouvrage posthume, *Introduction à l'histoire du snobisme parisien*, « gigantesque monument dont les matériaux s'accumulent chaque jour » – non sans reconnaître que l'on emploie le mot *snob* « un peu au hasard chez nous ». La même année, Alfred Delvau, auteur d'un *Dictionnaire de la langue verte*, fait de *snob* un synonyme de « fat, ridicule, vaniteux ». Et toujours en 1867, une

année qui marque décidément l'introduction du mot dans la langue française, le dessinateur Victor Geruzez, sous le pseudonyme de Crafty, dessine en une trentaine de planches la vie trépidante du *Snob à Paris*, écartelé entre les courses de chevaux et le pesage à Chantilly, les Champs-Élysées et la descente du Bois, le tir aux pigeons, le Cercle des patineurs et les grandes expositions de peinture¹⁷.

C'est avec ce sens, à la fois plus large et légèrement édulcoré, que le mot va rapidement triompher.

Le succès est si foudroyant qu'il suscite quelques interrogations : on se demande comment et pourquoi cet anglicisme est parvenu, si vite, à s'imposer comme une référence incontournable. Ce à quoi le romancier mondain Paul Hervieu répondait, avec un cynisme qui faisait les délices de ses contemporains, qu'un mot fait fortune « lorsque son usage fournit aux hommes un moyen supplémentaire d'exprimer de l'hostilité, du mépris, du dédain ou de l'offense contre les autres hommes¹⁸ ». Toujours est-il que ce mot, encore méconnu à la fin des années 1850, conquiert sans coup férir droit de cité dans les grands dictionnaires : le *Littré* en 1873, le *Larousse du XIX^e siècle* en 1875.

Conformément à un processus classique, le succès du mot va accélérer celui de la chose. Comme le notait l'historien Corrado Fatta¹⁹, le snobisme était demeuré épisodique, fragmentaire et partiel jusqu'à cette prise de conscience spécifique, rendue possible par l'invention du terme qui le désigne. Et de fait, c'est à partir du dernier tiers du XIX^e siècle que le phénomène prend toute son ampleur. Alors que le mot, ainsi que le constate Jules Lemaître en 1896, « est très employé depuis quelques années – et par les snobs eux-mêmes, comme tous les

mots à la mode²⁰ », le snobisme tend à devenir un fait de société. Non seulement il suscite d'innombrables articles, ouvrages, études, romans et pièces de théâtre, mais il imprègne la vie, les discussions et les comportements des élites, entraînant d'ailleurs des réactions hostiles que l'absence d'un nom et d'une catégorie clairement dessinée rendait naguère impossibles.

Parallèlement à ce que Pierre de Bouchaud appelle en 1900 « la marée de plus en plus montante du snobisme²¹ », se manifeste en effet un antisnobisme plastronnant. Un antisnobisme qui n'est au fond qu'« un snobisme retourné » qui, « par une affectation symétrique, feint d'inverser les échelles de valeurs établies par les snobs », de sorte « que l'antisnob pense par là s'incorporer lui-même à une élite »²² encore plus choisie, plus raffinée, plus subtile que celle à laquelle prétendent les snobs du commun...

En outre, alors que la chose se diffuse au sein de la société, le mot tend à acquérir dans les dernières décennies du XIX^e siècle un sens élargi qui permet de distinguer deux types de snobisme : un snobisme social, ou mondain, d'abord, consistant à vouloir imiter, se rapprocher, se lier aux membres de la « haute société » ; un snobisme de la mode, ensuite, qui renvoie à un autre type de supériorité, d'ordre intellectuel et non plus social, et qui ambitionne d'être toujours à l'avant-garde, au sommet du chic, à la pointe du bon ton, comme l'on dit à l'époque. Un snobisme qui, écrit un rédacteur du *Figaro* le 13 février 1885, se ramène à « *panurger* en mille choses, depuis la pointe des souliers jusqu'au jugement que l'on porte sur un homme de génie », des vêtements à la littérature, des goûts artistiques à la pratique des sports. Bientôt, les dictionnaires reprendront cette

distinction : à l'image du *Larousse du XX^e siècle* qui, après avoir noté que le snobisme caractérise les personnes « entichées de noblesse », précise que « c'est surtout le travers des gens qui exagèrent les engouements de la mode, et adoptent une opinion non par conviction intime, mais parce que cette opinion est bien ou mal portée ».

Entre ces deux types de snobisme, il y a, bien sûr, un dénominateur commun, le désir passionné de ressembler, sinon de s'intégrer, aux membres d'un groupe que l'on estime constituer une élite ; comme le notait Marcel Proust, l'un des plus fins connaisseurs de la question, le snobisme, en changeant d'objet, ne change pas d'accent ni de nature. D'autant que ces deux snobismes, s'ils sont distincts, se combinent fréquemment l'un à l'autre. Et de fait, il y a, du moins jusque vers le milieu du XX^e siècle, un lien étroit entre *mode* et *mondanité* – puisque c'est le monde qui lance les modes, et que c'est souvent afin d'entrer dans les salons du gratin, ou pour y tenir correctement sa place, que l'on va s'efforcer de suivre ces modes. Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que l'on peut percevoir une rupture, plus ou moins marquée, entre les deux : ces « nouveaux snobs » que sont les snobs de la mode affichant en effet, à partir de là, un mépris marqué (lui-même très tendance, très chic) pour les « anciens », critiquant notamment le conservatisme de leur démarche et l'archaïsme, sinon la « ringardise », de leurs ambitions.

C'est que cette différence d'objet n'est pas sans conséquences. Alors que le snobisme mondain présente une remarquable permanence – même si blasons, décorations, titres ou particules n'ont plus tout à fait le même lustre que sous Louis XIV, le snob du XX^e siècle en rêve

toujours, et en parle dans les mêmes termes que son ancêtre M. Jourdain –, les snobismes de la mode, au contraire, sont marqués par l'extrême volatilité de leur objet. Comme l'écrivait André Hallays en 1896, il s'agit d'être « dans le vent », « dans le train », « dans le mouvement »²³, en quête perpétuelle, à l'affût de tout ce qui change. Aussitôt que ce qui était à la mode ne l'est plus, ou dès que la chose est devenue trop courante, trop banale, qu'il s'agisse de la musique de Wagner ou de la peinture impressionniste, des foulards Hermès ou de la pratique du tennis, le snob va s'en détacher, pour s'enticher d'une autre nouveauté. À chaque instant, il est prêt à brûler ce qu'il adorait l'instant d'avant, afin de n'être jamais dépassé : car rester en arrière signifierait, pour lui, ne plus appartenir, même en apparence, au groupe supérieur.

L'autre différence entre ces deux catégories tient à leurs places respectives dans une histoire du snobisme. Le snobisme de la mode tend en effet à devenir, dès le lendemain de la Première Guerre mondiale, le genre dominant, alors que le snobisme mondain, initialement prépondérant, semble perdre du terrain – avec la disparition progressive du « grand monde », mal remplacé par la « jet-set », et l'effritement irrémédiable du prestige de l'aristocratie. En bref, si ce dernier se poursuit jusqu'à nos jours, c'est, depuis l'entre-deux-guerres, sur un mode mineur, alors qu'à l'inverse, le snobisme de la mode, relativement limité jusqu'à la fin du XIX^e siècle, tend à s'imposer comme le snobisme par excellence.

Le snobisme universel

En 1857, dans la préface qu'il donnait à sa traduction du *Livre des snobs*, Georges Guiffrey affirmait que, « comme les snobs sont à peu près les mêmes partout, sauf quelques différences dans la coupe des habits et la couleur des favoris, en attendant qu'un coloriste habile se décide à nous peindre les snobs français, les snobs anglais nous donneront toujours une idée générale de l'espèce²⁴ ». Depuis, ce même constat a été fait à de nombreuses reprises – et notamment, dans les décennies suivantes, sous la plume du journaliste Chamillac, qui en 1888 décrivait le snobisme comme une « chose universelle²⁵ », ou sous celle d'André Hallays, qui affirmait y voir « une maladie de l'humanité, un défaut international²⁶ ».

Ce qui distingue entre eux les snobismes des différents pays du monde relève, pour l'essentiel, du détail, des circonstances et des mentalités.

Ainsi, affirmait Willy Copens de Houthulst à la fin des années 1950, « le snobisme belge est-il fort différent du snobisme britannique, qui incite le snob à s'insérer [...] dans une caste supérieure à la sienne : en Belgique, où l'individualisme est plus marqué, le snobisme des personnages qui en sont atteints les pousse à se donner une importance toute personnelle, et a conduit la langue populaire bruxelloise à inventer pour les qualifier le mot de *stouffers*, qui rime approximativement avec “esbrouffeur”, caractérisant une personne vaniteuse et maniérée²⁷ ». De même, le snobisme italien serait-il très différent du snobisme français, qui a souvent honte de lui-même – à l'image du Legrandin dépeint par Marcel Proust dans *À la recherche du temps perdu*, offusqué qu'on

puisse le traiter de snob alors qu'il en est l'incarnation la plus caricaturale. Les Italiens, au contraire, estime Violet Tréfusis, sont snobs « de la façon la plus fastueuse, sans mesquinerie, sans camouflage » – très « bling-bling » en somme –, avec, toutefois, de très nombreuses variantes locales, à Florence, à Venise, à Palerme, à Naples, à Milan, et bien sûr à Rome, où les « familles noires », liées à la papauté, ont longtemps donné le ton, et où l'on affiche par conséquent « un snobisme plus altier, plus grandiose, moins frivole »²⁸.

Les différences tiennent aussi aux singularités du pays considéré. Aux États-Unis par exemple, constate Joseph Epstein, « dans un pays encore en construction, il aurait été quelque peu curieux, surtout au départ, d'imiter les rangs sociaux les plus élevés, alors que ceux-ci n'étaient pas précisément définis ». Quand l'ascension sociale et économique constituait un phénomène général, il n'était pas concevable d'imaginer un snobisme d'imitation ; par suite, note encore Joseph Epstein, le snobisme à l'américaine se résume à une attitude visant à faire sentir ostensiblement aux autres que l'on a accédé à ce rang, et à mépriser ceux qui n'y sont pas encore parvenus. Comme le reconnaissait Virginia Woolf, non sans avouer du reste qu'elle n'y était pas étrangère, « l'essence du snobisme est de vouloir impressionner les autres »²⁹.

Ce qui varie enfin, c'est bien entendu la nature et le statut de l'élite que le snob s'ingéniera à imiter : grandes familles marchandes à Venise, comtes ou barons levantins à Beyrouth, patriciens à Genève, membres de l'une des vingt familles de la très haute aristocratie en Pologne, grands noms à consonance espagnole en Argentine, vieilles lignées anglo-saxonnes à Adélaïde, dynasties figurant au moins dans la seconde partie de l'*Almanach de*

Gotha dans le monde germanique. Et, bien entendu, les usages particuliers, les convictions, goûts ou toquades qui, caractérisant chacune de ces aristocraties particulières, contribueront à dessiner, dans tel ou tel pays, la figure du snobisme – lequel consistait par exemple, en Argentine, à posséder une *estancia*, c'est-à-dire un certain nombre de milliers d'hectares à la campagne, si possible dans la province de Buenos Aires. Là, « le grand chic [était] une *cabana*, élevage très délicat et très coûteux de taureaux sélectionnés », la manifestation mondaine de l'année étant, « comme pour les Anglais la présentation des jeunes filles à la Cour, l'*Exposicion Rural*, sorte de comices agricoles supra-élégants, réservés à la présentation des taureaux et des chevaux de polo »³⁰. En Australie, pour faire chic, les très riches s'achètent des vignobles. En France, en revanche, le *gentleman farmer* n'a jamais eu la cote chez les snobs.

Toutefois, ce qui réunit les différents snobismes est indéniablement plus important que ce qui les sépare.

On le constate même dans le pays qui, à cet égard, pourrait sembler le plus éloigné de la France, les États-Unis. Au XIX^e siècle, malgré les immenses différences d'ordre politique (la toute jeune république du nouveau monde contre ce qui fut la plus vieille monarchie de l'ancien), social, économique ou culturel, il existe ainsi de part et d'autre de l'Atlantique des snobismes mondains finalement assez similaires. En Amérique comme en France, les snobs se montrent fascinés par l'aristocratie sous toutes ses formes. « Les États-Unis, ironisait Édouard de Naurois au début du XX^e siècle, nous promettent des merveilles pour le siècle suivant, car, à la fin de l'année 1899, ils comptaient déjà quinze descendants

d'Alfred le Grand, trente rejets illustres des rois écossais et plus de cent autres familles aristocratiques ; bien loin de vouloir importer des nobles, ils commencent même à en fabriquer pour l'exportation³¹. »

Un demi-siècle plus tôt, Borel d'Hauterive, dans son *Annuaire de la noblesse de France*, constatait déjà les signes tangibles de cette passion : « Aux États-Unis, le commerçant n'a pas encore quitté les affaires, que déjà il met des livrées à ses gens, des armoiries aux panneaux de ses voitures, et il fait dresser sa filiation pour voir si son arbre généalogique ne se rattache pas à un Montgomery, à un Percy, voire à quelque autre compagnon d'armes de Rollon et de Guillaume le Conquérant³². » Cet amour frénétique pour les vieilles aristocraties européennes va d'ailleurs entraîner, à partir de la fin du XIX^e siècle, une véritable épidémie de grands mariages, les plus riches industriels américains, Singer, Gould ou Vanderbilt, les rois du rail ou du coton, du bœuf en conserve ou de la machine-outil, s'achetant à prix d'or des gendres titrés, et recevant en échange un prestige mondain considérable au sein des cercles auxquels ils appartiennent.

Des patriciats régionaux se sont en effet constitués au cours du siècle, en Nouvelle-Angleterre, à New York, à Boston et à Philadelphie, ou dans les États du Sud, Virginie et Maryland, donnant naissance à ce que l'historien Edward Digby Baltzell va désigner d'un terme promis à un bel avenir, les WASP, *White Anglo-Saxon Protestants*³³ : une élite qui, durant l'époque dite « victorienne », va dominer le pays sur tous les plans. Cette aristocratie, comme en Europe, a ses clubs, ses annuaires – les *Social Registers* –, ses usages – comme celui de conserver le prénom de ses ancêtres, et de faire figurer

un numéro après son patronyme, traduisant l'ambition de constituer de véritables dynasties (Henry Ford II, John Davidson Rockefeller III). Elle a ses hiérarchies, d'ailleurs variables selon les lieux, mais dominées par des grandeurs incontestables, descendants des pèlerins du *Mayflower* ou des héros de la Révolution. Comme en Europe enfin, cette aristocratie suscite la dynamique d'ambition, de vanité et d'exclusion constitutive du snobisme – une situation encore décrite dans les années 1920 par Henry Louis Mencken, lorsqu'il dépeint les villes américaines comme autant de petits mondes dominés par une *upper upper-class*, autour de laquelle gravitent les divers groupes inférieurs, impatients de franchir les portes d'entrée de ce Walhalla social³⁴. Pourtant, dès la Première Guerre mondiale, l'immigration massive et ce que Joseph Epstein appelle la « démocratisation de la ploutocratie³⁵ » contribuent à altérer la situation de ces élites – celles-ci perdant la stabilité qu'elles avaient cru acquérir, et qui leur permettait, du reste, de maintenir leurs portes assez largement ouvertes. C'est l'époque où Booth Tarkington écrit *La Splendeur des Amberson* (1918), adapté au cinéma par Orson Welles vingt-cinq ans plus tard, qui est par excellence le roman de cette mutation – et d'un snobisme contrarié, celui des vieilles familles confrontées aux nouveaux riches, incarnation de leur propre décadence. « La Société est morte, déplore aussi, au début des années 1930, le snob américain mis en scène par Somerset Maugham dans *Le Fil du rasoir*. Il fut un temps où j'espérais que l'Amérique prendrait la place de l'Europe et créerait une aristocratie que le *vulgum pecus* respecterait, mais la crise a mis fin à ce rêve. Mon pays est devenu irrémédiablement bourgeois. Vous ne croiriez pas, mon cher ami, mais, lors de

mon dernier voyage en Amérique, un chauffeur de taxi m'a interpellé en ces termes : "Hé ! [...] *Brother!*"³⁶. »

Le déclin a commencé, mais c'est finalement dans les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale que la *waspcracy* disparaît, alors que la *Society* se trouve remplacée par les *in* et les *out*³⁷ – des catégories étroitement soumises à la mode et indéfiniment changeantes. Et c'est ainsi que l'on passe d'un snobisme à un autre, selon un processus analogue à celui qui, au même moment, se produit en Europe.

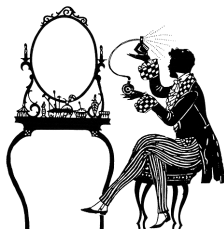
À vrai dire, le XX^e siècle, tombeau des aristocraties et période noire pour le snobisme mondain – même si ce dernier peut aussi, par coquetterie, être friand de *high society* moribonde –, fut, en Europe comme en Amérique, l'âge d'or des snobismes de la mode, ces derniers traduisant, sur ce plan, l'essor des classes moyennes et l'avènement de la société de consommation.

Le snobisme, en effet, reflète toujours, fût-ce de façon indirecte et déformée, l'évolution des sociétés où il prospère : en l'occurrence, les mouvements successifs de démocratisation et de mondialisation. D'où une ressemblance encore accrue, si c'est possible, entre les snobs de tous les pays. Celle-ci, on l'a noté, a toujours été forte, et au début du XX^e siècle, par exemple, peu de choses séparaient *der Snob*, le héros petit-bourgeois de la pièce de Carl Sternheim, des personnages de Proust ou d'Edith Wharton. Mais elle vire de nos jours à la quasi-identité – les snobinettes, *fashionistas* ou *fashion victims* du monde entier paraissant désormais toutes faites sur le même modèle.

Il n'empêche que le snobisme demeure assez mystérieux. Car même si l'on s'en tient aux définitions énoncées plus

haut, le fait est qu'elles manquent de rigueur et de précision.

C'est ce que constatait déjà le romancier Pierre Veber en 1896 : « On peut dire que les snobs sont ceux qui en tout portent la dernière mode [...], mais c'est insuffisant. [Que] ce sont ceux qui n'estiment que le rare et le précieux. [Que] ce sont aussi les crédules qui se prennent à toute affectation d'étrangeté et de cosmopolitisme. Mais ce n'est pas encore cela, et il y a de tout cela ! *C'est un état d'âme [...] indéfinissable, pour lequel il a fallu créer un nouveau mot : les Snobs sont les Snobs, voilà*³⁸. » Ce constat a été fréquemment répété depuis, avec cette conclusion que, de même que le mouvement se prouve en marchant, *le snobisme n'existe que par les snobs* : à travers leur existence, ce qu'ils font et ce qu'ils disent, ce qu'ils détestent et ce qu'ils adorent, ce qu'ils souhaitent et ce dont ils rêvent. Car, fondamentalement, le snobisme est un rêve, le rêve d'une grandeur souvent illusoire ou imaginaire. Et c'est dans l'histoire de ce rêve qu'il nous faut nous plonger maintenant.



I

Snobismes
du
monde

Longtemps, le snob a rêvé de se rapprocher de ce qui était considéré comme la classe supérieure, la noblesse, afin de participer à la supériorité intrinsèque de ce groupe, et de pouvoir, le cas échéant, considérer avec hauteur ceux qui n'en sont pas.

De là, un mouvement perpétuel : de la roture vers l'aristocratie, d'abord – courant de fond qui, ironise Gaston Jollivet dans un article paru dans *Le Figaro* du 19 février 1885, menacerait de dépeupler la bourgeoisie « plus sûrement que la dynamite anarchiste ». Mais aussi, au sein même de la noblesse, de la petite vers la grande.

Si ce mouvement est permanent, il se produit, sur le long terme, dans des conditions juridiques et politiques variables. Sous l'Ancien Régime, en France, la noblesse constitue un ordre relativement ouvert. On peut, dans certaines conditions, être anobli par le souverain : première satisfaction pour les snobs. Cependant, cet anoblissement exige des efforts, de l'argent et du temps. Beaucoup sont trop impatients pour s'y soumettre et tentent donc de s'attribuer, de façon plus ou moins frauduleuse, une qualité qu'ils ne possèdent pas – ou, à

défaut, les signes extérieurs de celle-ci : un nom, une particule, un titre imaginaires. Ainsi que le constate le Chrysalde de *L'École des femmes* (acte I, scène 1) :

« Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères
 Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères !
 De la plupart des gens c'est la démangeaison. »

La plupart des gens ? Sans aller si loin, on doit reconnaître que la fausse noblesse représente déjà, sous la monarchie d'Ancien Régime, un véritable phénomène de masse, du moins au regard du nombre relativement réduit des nobles authentiques. À la fin du XVII^e siècle, Louis XIV ordonne d'ailleurs une « révision générale » des noms et titres, que poursuivra son successeur, afin de rechercher les faux nobles. Or, ceux-ci sont légion. Dès cette époque, l'usurpation de noblesse s'est accélérée pour des motifs pouvant tenir à la fois de la cupidité (les nobles ne paient pas certains impôts), de l'arrivisme social, ou de la pure et simple vanité : les Gros-Pierre, les Petit-Jean, les M. Jourdain n'ont pas été imaginés à partir de rien, et le fait même qu'ils fassent s'esclaffer, par salles entières, les spectateurs d'alors démontre assez que le type est commun, connu et répandu. À la veille de la Révolution, le grand nobiliste Chérin estimait à quatre cinquièmes du total le nombre de titres portés de façon plus ou moins abusive. De là, du reste, l'incertitude des tentatives de décompte de la noblesse : en 1789, le même Chérin hésite entre dix-sept mille et quatre-vingt mille familles, l'écart entre ces estimations s'expliquant par le grand nombre de personnes qui se parent de titres usurpés, de particules trompeuses et d'armes factices – l'*Armorial général de France* publié par d'Hozier en 1696, « sorte de *Bottin mondain* de l'époque où quan-

tité de riches roturiers affichent leur nom ¹ », ne comprenant pas moins de cent mille blasons...

Après la fin de l'Ancien Régime, l'abolition des privilèges, puis celle de la noblesse par un décret du 23 juin 1790, les données juridiques changent. Mais la vanité ne désarme pas, et le snobisme, loin de décliner, explose au sein d'une bourgeoisie désormais dominante, et plus que jamais avide de distinctions. Parallèlement aux alliances, aux beaux mariages, voire aux adoptions, l'industrie de la fausse noblesse prospère. Au début du XX^e siècle, le publiciste Édouard de Naurois dénonce ainsi ces « usines héraldiques que sont certains nobiliaires », dans lesquels figurent « quarante à quarante-cinq mille familles, soit près de quatre cent mille personnes [...], soit plus du double que ne comporte la réalité » ². Plus du double ? En fait, Naurois est très en-dessous des estimations les plus optimistes. À en croire les meilleurs spécialistes, le nombre de *véritables* familles nobles, même en tenant compte de la noblesse d'Empire et des anoblis du XIX^e siècle, tournerait de nos jours autour de trois à quatre mille (quatre mille quatre cent vingt selon Jouglà de Moréas ³, environ quatre mille pour Étienne de Séréville ⁴, auteur d'un *Dictionnaire de la noblesse française*, trois mille deux cents selon le *Catalogue de la noblesse* de Régis Valette ⁵, mais pas plus de deux mille huit cents d'après Philippe du Puy de Clinchamps). Ce qui laisse entendre que la proportion de faux oscillerait, selon les estimations, entre 80 % et 90 %. Sur ce point, les chiffres semblent stables, puisque telle était déjà la proportion indiquée, en 1887, par Bachelin-Deflorenne dans son *État présent de la noblesse française* ⁶.

Ces snobismes sans vergogne suscitent d'ailleurs depuis fort longtemps une littérature abondante. À côté du théâtre de Molière, grouillant de bourgeois gentilshommes en tous

genres, ou des *Mémoires* de Saint-Simon, on publie au XVIII^e siècle des « recueils d'anoblis » visant à rabattre les prétentions de nombreuses familles aristocratiques. De même, du XIX^e siècle à nos jours, se multiplient les « dictionnaires des vanités », traités, catalogues, manuels ou précis de fausse noblesse – sans que cet effort opiniâtre de dénonciation et de clarification ait eu le moindre effet sur le flot montant de la « noblesse-fiction ». Inlassablement, sans souci du prix à payer, cette « noblesse de contrebande » continue de prospérer aux quatre angles de ce que l'on pourrait appeler le « carré magique » du snobisme nobiliaire : *la particule, le nom, le titre et les armes.*

Le snobisme mondain ne se réduit d'ailleurs pas à cette odyssée de la fausse noblesse. Il se prolonge, surtout à partir du XIX^e siècle, à travers un certain nombre d'éléments qui en sont tantôt les accessoires (ainsi, un cosmopolitisme essentiellement anglophile, ou le fait d'avoir ses entrées dans les cercles les plus prestigieux), tantôt les tremplins (avoir, ou du moins, laisser croire, que l'on a « de la religion », à une époque où le catholicisme est redevenu le sésame des salons les plus fermés), tantôt les substituts (comme le fait de porter des décorations).

Au total, ceci permet à l'historien de discerner très schématiquement un processus en trois temps – qui débute véritablement au XVII^e siècle, alors qu'apparaissent les indices indubitables d'un snobisme social, lequel acquiert après la Révolution une densité et une complexité inédite, avant de décliner, sans toutefois disparaître, dans le courant du XX^e siècle.

LE MYTHE DE LA PARTICULE

A tout seigneur, tout honneur : on ne saurait s'intéresser à l'odyssée du snobisme nobiliaire sans commencer par la grave question de la particule. Pour le snob de base, le fait d'avoir, devant son nom de famille ou devant la dernière partie de celui-ci, les mots *de, du, des, de la* ou *d'* constitue en effet l'alpha et l'oméga, la preuve ultime et le critère exclusif de la noblesse, et souvent, l'objet de ses rêves les plus chers. Les trois autres côtés du « carré magique » du snobisme nobiliaire – nom, titre et armes – paraissent plus complexes, plus délicats à concevoir et à mettre en avant, dans une soirée mondaine ou sur une carte de visite. L'ajout d'une particule, en revanche, est d'une simplicité enfantine et, du moins dans certains milieux, d'une efficacité redoutable : « C'est un noble, *il a la particule...* » D'où la fréquence des usurpations : en 1857, dans *Le Siècle*, Léon Plée estimait leur nombre à plusieurs centaines de milliers¹. Or, le plus intéressant dans l'affaire, et ce qui doit retenir surtout l'attention de l'historien des mœurs, c'est que cette obsession repose en fait sur un (très ancien) quiproquo : car si la particule n'est pas sans

rappports avec la noblesse, elle n'en est en rien un signe irrécusable. Bref, ces rêves, ces ambitions, ces trucages et ces supercheries qu'elle suscite depuis des siècles manifestent surtout l'ignorance et la naïveté des snobs qui, imperturbablement, continuent à la poursuivre.

Un quioproquo séculaire

Au Moyen Âge, les noms de famille, qui avaient disparu depuis les invasions barbares, ne réapparaissent que lentement : jusqu'aux alentours du XI^e siècle, les personnes ne sont désignées que par leur prénom et par un surnom lié à leurs caractéristiques physiques, à leur profession, à leur domicile, etc. À l'époque, certaines familles nobles, possédant des fiefs importants, vont être habituellement désignées, et seront de ce fait mieux connues, par le nom de cette terre, rattaché par une particule au nom de leur famille. Toutefois, même « dans les plus anciennes familles, le nom du fief ne fait la plupart du temps que compléter le prénom ou le surnom qui seul indique l'origine de la lignée² », et qui constitue le véritable nom de la famille. C'est ce que Saint-Simon, au début du XVIII^e siècle, ne cesse de rappeler au fil de ses *Mémoires*, soulignant, entre autres exemples, que « Poton est le nom du fameux Xaintrailles », que le maréchal de Chamilly, « de bonne noblesse de Bourgogne », « s'appelait Bouton », que le maréchal de Châteaurenault « s'appelait Rousselet », et Vauban, « Le Prestre », que les La Fayette avaient pour nom Mottier, les Cheverny, Hurault, et les Montmorency, les plus anciens barons de France, Bouchard. Il n'est pas question pour Saint-Simon de dénoncer les origines roturières de telle ou telle

grande famille : à ses yeux comme à ceux de ses contemporains, ce qui est noble, c'est le patronyme ; et il avoue ne pas savoir pourquoi le comte de Vaillac, l'un des plus glorieux généraux du temps, dont « le nom était Ricard », aimait mieux « les noms de Gourdon et de Genouillac, qui étaient des terres »³.

Le patronyme est donc le véritable nom de famille : certains, nobles ou roturiers, choisiront d'y adjoindre le nom d'une terre, mais d'autres ne le feront pas, soit, du côté des roturiers, faute de posséder un fief, soit, du côté des nobles, parce qu'ils jugent leur nom de famille beaucoup trop glorieux ou trop ancien pour se dissimuler derrière le nom d'une terre. D'où l'absence de signification claire de la particule : voilà pourquoi certaines familles aristocratiques, connues sous leur seul patronyme, n'en auront pas, alors qu'en revanche, de nombreuses familles roturières en porteront une.

C'est ce que soulignait Victor Hugo lorsqu'il écrivait, narquois, que l'« une des idées fausses de la bourgeoisie de la Restauration, c'est de croire à la particule. *La particule, on le sait, ne signifie rien*⁴ ». À vrai dire, en affirmant ceci, Hugo avait une idée derrière la tête : il entendait rappeler que l'absence de particule à son propre nom n'en altérerait en rien la noblesse, qu'il prétendait à l'époque faire remonter à un certain Georges Hugo, capitaine anobli à la fin du XVI^e siècle par le duc de Lorraine – alors que son père, le général Joseph Hugo, descendait en réalité d'un menuisier sans la moindre parenté connue avec la famille noble du même nom⁵.

Cependant, même si le constat ne s'appliquait pas à son propre cas, Hugo avait raison : la particule ne signifie pas grand-chose. C'est, à vrai dire, ce que l'on s'épuise à répéter sur tous les tons depuis le début du XVII^e siècle,

à l'instar du sieur Vauquelin de la Fresnaye, célébrant la simplicité des temps anciens :

« Le de, le du n'étaient point encore en usage.
 Le grand Robert Bertran, si vaillant et si sage
 Baron de Briquebec, qui conquiert l'Aragon,
 De de ne mit jamais à Bertran son surnom.
 Les roturiers aussi nés des familles basses
 Le de, comme le noble, usurpent en leurs races.
 Mais ce de, sans propos ne doit être ajouté
 Afin que nouveau noble on ne soit point noté⁶. »

Au même moment, le grand juriste Charles Loyseau, dans son *Traité des ordres*, insistait sur le fait que ce qui-proquo ne marque pas seulement l'ignorance, mais la vanité de ses victimes : « Ceux qui mettent ces particules au devant de leur nom veulent qu'on croie que leur nom vient de quelque seigneurie qui était d'ancienneté dans leur maison... Mais quoi ! Notre nouvelle noblesse ne pense [pas] que ceux-là soient gentilshommes, dont les noms ne sont pas ennoblis par ces [...] particules, [bien que] les chroniques nous témoignent que jadis les plus nobles familles de ce royaume ne les avaient⁷. » Certes, reconnaît Loyseau, l'habitude ou la mode de porter la particule est venue « de degré en degré », notamment chez les nobles ; mais il s'agit, soulignent les grands nobilistes du XVII^e siècle, et notamment La Roque, dans son *Traité de l'origine des noms et des surnoms*, d'une simple mode, d'ailleurs assez vaine : des « noms anciens qui ne soient pas devancés d'une particule [...], il y en a un grand nombre. Les véritables gentilshommes ne cherchent point ces vains ornements ; ils s'offensent même quand on leur attribue, et ils ne peuvent souffrir [...] qu'on leur impose une fausse couleur qui, au lieu de donner de l'éclat à leurs familles, en ternit en quelque

sorte l'ancienneté⁸ ». Ainsi, de grandes familles se contentent de leur patronyme, et ont toujours été connues sous ce nom d'origine – à quoi s'ajoutent, note Gérard de Sède, les familles anoblies par charges et non pourvues de fiefs, la noblesse d'Empire, et les familles nobles issues de pays étrangers où la particule n'existe pas. « Au total, cela fait beaucoup de monde⁹. » Pour Charles de Castries, « 10 % des familles nobles n'arbo-raient pas de particule¹⁰ » en 1789. Au début du XX^e siècle, Édouard de Naurois avançait le chiffre de 750 à 800 familles¹¹, parmi lesquelles quelques noms surprenants (Clemenceau, qu'il affirme être issu d'une famille du Bas-Poitou anoblie par Louis XII, Lazare Carnot, le Conventionnel, et son petit-fils Sadi, président de la République, rejetons d'une ancienne famille de la noblesse de robe bourguignonne) et beaucoup de noms prestigieux : Molé (que la snob M^{me} Verdurin ne manque pas d'appeler *de* Molé¹²), Pasquier, Decazes, Greffulhe, Poniatowski, etc.

Mais si des familles d'une noblesse irrécusable ne portent pas de particule, à l'inverse, de très nombreuses familles parfaitement roturières en ont une. À ce propos, note Gérard de Sède, il faudrait commencer par mettre à part les fausses particules que constituent les lettres « De » précédant de nombreux patronymes d'origine flamande, dans le nord de la France, qui ne sont, en réalité, que les articles définis « le » ou « la » dans cette langue. C'est ainsi, explique-t-il encore, que des noms comme « De Smet » ou « De Scheemaker » sont l'équivalent exact de nos (très roturiers) Le Febvre et Le Cordonnier. Le « De » s'écrit d'ailleurs avec une majuscule, et se prononce en toute hypothèse, faisant partie intégrante du nom, alors qu'une particule prend toujours une

minuscule, et sauf exception, ne se dit ni ne s'écrit, sauf lorsqu'elle est précédée par le prénom ou le titre : j'ai rencontré De Smet, mais je n'ai pas vu Montmorency¹³... En bref, ni particule ni snobisme.

La question se corse néanmoins dans certains cas limites, par exemple, celui de la famille De Gaulle. Pour Charondas, impitoyable pourfendeur de la noblesse de pacotille, cette famille serait indiscutablement bourgeoise ; en ce sens, certains pourraient ajouter que personne, à aucun moment de sa carrière, ne s'est avisé d'appeler « Gaulle » tout court le futur général, comme l'eût exigé la règle en matière de particule ; mais d'autres pourraient leur répliquer que, par souci d'euphonie, on prononçait jadis volontiers la particule devant les noms de deux syllabes dont la dernière est un *e* muet : on dira ainsi de Rhodes, de Pène ou de Sède. Pour ce dernier, du reste – qui rappelle qu'un de Gaulle, au XII^e siècle, avait refusé de prêter hommage au roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt, et qu'un autre se distingua en 1415 à Azincourt –, « cette famille appartient à la noblesse d'épée avant d'appartenir à celle de robe¹⁴ ». Auquel cas on ne serait pas en présence du « De » flamand, mais d'une vraie particule, et nobiliaire qui plus est, qu'il faudrait alors perdre l'habitude d'écrire avec une majuscule.

Mis à part le « De » flamand, de nombreuses familles bourgeoises portent, parfois depuis fort longtemps, la particule. Au XVII^e siècle, la mode qui s'attache à celle-ci correspond à l'expansion de la bourgeoisie et à des achats fonciers importants, les nouveaux propriétaires prenant l'habitude de joindre à leur nom celui de l'une de leurs terres. Une tendance liée à la notion d'honorabilité qui semble alors inhérente à la particule, elle-même utilisée comme une marque de déférence : « Eh, bonjour,

monsieur du Corbeau. » Même si certains d'entre eux ont toujours eu l'élégance de convenir de leur roture – comme la famille de Sèze, où l'on reconnaît avec bonne grâce que seule la branche aînée, celle de l'avocat du roi Louis XVI, a été anoblie –, c'est là, on ne s'en étonnera pas, que se recruteront les gros bataillons de la noblesse-fiction.

Le quiproquo qui tend à confondre particule et noblesse a ceci d'extraordinaire qu'il dure, malgré toutes les mises en garde, depuis plusieurs siècles. Il a même fini par obtenir, vers la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle, ce qui pourrait ressembler à un début de consécration de la part des pouvoirs publics.

Ainsi, sous la Révolution, quand le décret du 27 septembre 1791 interdit l'usage des attributs nobiliaires, on voit « disparaître toutes les particules, authentiques ou non, car le préjugé selon lequel particule égale noblesse était déjà fort répandu, au point, constate Gérard de Sède, qu'il avait impressionné le législateur¹⁵ ». Un législateur il est vrai peu versé dans les subtils arcanes du droit nobiliaire, et avant tout soucieux de faire table rase de tout ce qui pouvait rappeler l'Ancien Régime. À l'époque, cette disparition massive de la particule, notamment chez ceux qui l'avaient... empruntée il y a peu, correspond en outre à une mesure de prudence élémentaire : en ces temps de paranoïa généralisée, il est sage de supprimer tout ce qui pourrait indiquer un lien, si ténu soit-il, avec ceux que l'on suspecte de comploter contre la Révolution. C'est ainsi que Danton, dont le nom de famille était souvent orthographié « d'Anton » dans *Le Moniteur* en 1789 et 1790, s'empressera de réunir à son nom cette particule qui n'aurait jamais dû s'en

détacher, ou que M. de Saint-Just, bien que parfaitement roturier, aura quelques difficultés à se disculper en face d'ennemis politiques trop heureux de l'appeler « Monsieur le Chevalier »... Au fond, il n'est pas évident que les révolutionnaires, sinon peut-être les sans-culottes de base, aient sérieusement considéré la particule comme un signe probant d'appartenance à la noblesse, mais ils avaient intérêt à le laisser croire.

Cette pseudo-officialisation se prolonge du reste sous le Consulat et l'Empire. L'*Almanach officiel* indique ainsi que la particule reste abolie jusqu'en 1808, de même que la noblesse ancienne, y compris chez les dames d'atour de l'impératrice qui en sont issues : y figurent par exemple, sans ce qu'Alfred Levesque appelait « la particule vulgairement dite nobiliaire¹⁶ », une M^{me} Montmorency, une M^{me} Chevreuse et une M^{me} Vintimille – privations assez incongrues pour faire s'esclaffer toute l'émigration. Mais la particule réapparaît subitement en 1809, en même temps que la noblesse impériale, ce qui permet aux grandes dames de la cour de recouvrer leur nom complet – et de ne plus rire sous cape. Pas de noblesse, pas de particule, et vice-versa ? En un sens seulement, puisque la plupart des membres de la noblesse impériale recevront des titres sans particule.

Le plus curieux, c'est que l'erreur ou, plus précisément, la tolérance à l'égard d'un préjugé largement répandu persistera durant la Restauration. On cite à ce propos l'anecdote d'un M. Genoud, publiciste anobli pour son attachement à la cause des Bourbons, mais terriblement frustré que son nom n'indique pas plus explicitement sa nouvelle qualité. À quoi bon être noble, si personne ne le remarque ? En 1822, Antoine-Eugène Genoud ayant obtenu une audience du monarque,

celui-ci demanda quelle grâce il pouvait lui accorder : « Que sa Majesté m'octroie une particule », aurait supplié notre snob. « Prenez-en deux », répondit le roi à celui qui, dès lors, s'appela M. de Genoude. Sans doute convaincu de l'utilité politique d'un tel préjugé, le roi lui-même y prêtait la main, et autorisait son juge d'armes à ajouter, dans les certificats officiels, une particule au nom de ceux qu'il anoblissait.

Peut-on voir dans tout cela une forme de consécration du quiproquo ? Le fait d'être ancienne, et massivement diffusée, dans l'opinion et ailleurs, ne transforme pas une erreur en vérité. Toutefois, dans certains milieux, cette demi-officialisation a sans doute pu contribuer à légitimer, sinon à relancer, la course à la particule.

La course à la particule

Sous l'Ancien Régime, déjà, cette ruée vers les particules suscite les sarcasmes de connaisseurs, qui ne disposent pas encore, pour l'éclairer, de la notion de snobisme. Le premier à la signaler, dès le milieu du XVI^e siècle, est un chroniqueur genevois, Bonnivard, qui note : « D'aucuns y a qui se font appeler, s'ils n'ont [d']autre titre, seigneurs de leurs noms ou de leurs surnoms : M. de Perret ou M. de Jacquet¹⁷. » Au XVII^e siècle, malgré les mises en garde répétées, le préjugé s'installe, notamment chez les parvenus, manifestement en première ligne. « Il s'est glissé depuis peu un sot abus parmi les bourgeois qui veulent partout imiter les puissances : [...] nous en voyons qui ont osé mettre la particule de devant leur nom appellatif, ce qui est ridicule et un fantôme de vanité insupportable, comme par exemple

de Penet, de Bertrand, de Berthet », constate ainsi Rochefort dans son *Dictionnaire* paru en 1686¹⁸. L'année suivante, en novembre 1687, on signale ironiquement, dans *L'Histoire des ouvrages des savants*, que les particules « sont d'étranges compagnons [...] qui se sont insinués dans les plus riches familles, sous promesse de les anoblir. Chacun fait sa cour à ces articles ; et dès que l'on a quelque fortune dans le négoce ou la maltôte, on ne manque pas de rechercher avec soin et avec empressement l'honneur de leur alliance¹⁹ ». Sitôt que l'on s'est suffisamment enrichi, explique au même moment La Bruyère, la particule est pour ainsi dire de rigueur.

Ce snobisme frappe d'abord les nouveaux riches, mais il n'épargne personne, ni les « intellectuels » du temps – Voiture, Corneille, Racine, qui signa un temps Racine de l'Espinay –, ni la noblesse, qui en théorie n'en a nul besoin, mais qui se laisse faire, ni la très haute bourgeoisie. Chamillart, le ministre de Louis XIV, raconte Saint-Simon, « avait deux frères, qu'on peut dire qui excellaient en imbécillité ». Du premier, il fit un évêque. Le second, qui s'appelait le chevalier Chamillart, « à qui la faveur et le ministère avaient tourné la tête de vanité », était capitaine de vaisseau : son frère le sortit de la marine, lui procura une place de maréchal de camp et lui fit épouser la riche héritière d'un maître des requêtes. Or, le titre de chevalier, utilisé par les cadets des grandes familles, « ne pouvait être porté par un homme marié : celui-ci s'appela donc le comte de Chamillart : le de s'usurpait aussi par qui voulait depuis quelque temps ; mais de marquiser ou de comtiser son nom bourgeois de famille, c'en fut le premier exemple. [...] On en rit tout bas ; mais tout haut, personne n'osait omettre les titres ni le de »²⁰. Et comme le mal est contagieux, « maints autres bourgeois

ont depuis suivi cet exemple », notamment dans les milieux de la haute administration : évoquant la mort de M^{me} de Lamoignon en 1705, Saint-Simon ne se fera pas faute de rire de ces juristes qui, naguère petits avocats, sont « devenus des magistrats considérables, ont pris le de » et l'ont placé devant leur nom²¹. Dans la haute magistrature, note d'ailleurs Dangeau, l'usage donnait droit à la particule après vingt ans d'exercice, un délai que la plupart n'avaient pas la patience d'attendre²².

Le siècle des Lumières, on le sait, ne fera que renchérir sur ces tendances ; dans les milieux distingués, la particule est la chose du monde la mieux partagée : pour être un « homme aimable » sous le règne de Louis XV, déclare Marin en 1751, « il faut de la naissance. On s'en donne, cela n'est pas difficile. Les uns, après bien des efforts, estropient leurs noms ; les autres font précéder le leur d'un monosyllabe orgueilleux, et les voilà dans les règles²³ ». Des règles que MM. de Voltaire, né Arouet, ou d'Alembert, né Le Rond, ont aussi bien comprises que MM. de Rivarol, ou de Robespierre...

Après l'intermède de la Révolution, où « dans la crainte d'être décapité, on décapitait son nom²⁴ », la course reprend de plus belle. On a cité tout à l'heure le mot de Victor Hugo, riant des bourgeois de la Restauration et de leur foi en la particule. Chacun s'y met, malgré une législation relativement restrictive, puisque les lois du 2 germinal an XI et du 18 mai 1858, modifiées par l'article 259 du Code civil, interdisent à toute personne de changer, si peu que ce soit, son nom patronymique, fût-ce en lui adjoignant une simple particule : désormais, tout changement de nom devra en principe être accordé par l'autorité publique – on y reviendra plus loin.

TABLE

<i>En guise d'avertissement</i>	9
<i>Prologue</i>	11

I

Snobismes du monde

1. Le mythe de la particule.....	39
2. Se faire un nom.....	55
3. Un titre et des armes.....	81
4. Du cosmopolitisme.....	101
5. En être.....	125
6. En avoir (de la religion).....	151
7. En avoir (des décorations).....	183
8. Le snob et sa presse.....	206

II

Snobismes de la mode

9. Snobismes de la révolution.....	233
10. Le snob et les arts.....	254

11. Apparences, élégances.....	298
12. Snobismes de la bouche.....	348
13. Turf, lawn, green.....	384
<i>Épilogue</i>	431
<i>Notes</i>	439
<i>Index des noms</i>	467
<i>Index rerum</i>	469
<i>Table des crédits (illustrations in-texte)</i>	497

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHQN000409.N001
Dépôt légal : mai 2010